

# De Trump à Le Pen : pourquoi l'Occident se dé-civilise



Pour Oliver Nachtwey, des groupes s'unissent autour de la négation de la civilisation.  
(Sébastien Thibault)

## Le phénomène populiste lu à travers les travaux du sociologue Norbert Elias. Par Oliver Nachtwey.



Oliver Nachtwey Publié le [17 avril 2017 à 18h53](#)

Ce texte est issu de l'ouvrage collectif ["l'Age de la régression"](#) (éds. Premier Parallèle), dont "l'Obs" vous propose d'autres extraits exclusifs [ici](#) et [ici](#).

**Donald Trump incarne à maints égards la négation même** de l'idée que se fait de lui-même le monde occidental, dont les sociétés se caractérisent par l'autocontrôle, où les forces de progrès social sont chez elles et font avancer, au nom de l'héritage des Lumières, l'égalité des droits et l'intégration sociale.

Pourtant, ces sociétés sont actuellement les théâtres de bouleversements inquiétants qui viennent ébranler profondément l'image qu'elles se faisaient jusqu'alors d'elles-mêmes: leurs sphères publiques sont désormais affligées par une certaine rage non maîtrisée, un climat de tension colérique, de haine décomplexée; des sentiments dangereux s'y propagent, semble-t-il, plutôt facilement, ainsi que des fantasmes de puissance et peut-être même des pulsions homicides.

[Populisme, nationalisme : comment en est-on arrivés là ?](#)

Il semble que les affects soient de plus en plus difficiles à contrôler, que ce soit sur Internet, dans la rue, au quotidien. Norbert Elias a défini le processus de civilisation comme une tendance de long terme faite d'interdépendance sociale, d'entrelacement social (*Verflechtung*), une tendance qui conduit progressivement à un contrôle des affects et au contrôle de soi. Il est difficile, dès lors que l'on prend en considération tous les symptômes que je viens d'évoquer, de ne pas en conclure que nous sommes actuellement les témoins d'un processus fort dangereux, celui d'une dé-civilisation régressive.

Il est certain que les chambres d'écho et les bulles filtrantes d'Internet aiguïssent le ressentiment aujourd'hui à l'œuvre. Ce serait pourtant aller trop vite en besogne que de voir dans ces médias sociaux – sociaux dans l'acception la plus littérale du terme – le moteur principal, et non pas simplement le terrain de jeu privilégié, de ce ressentiment en cours de propagation. Il y a peu de sens à rendre les algorithmes responsables de notre situation actuelle, aussi peu de sens qu'il y aurait à considérer l'apparition de la radio au début du XXe siècle comme responsable de l'avènement de Goebbels. [...]

[Inde, USA, Turquie, Royaume-Uni : la grande arnaque des souverainistes](#)

## **Civilisation et dé-civilisation**

L'une des théories les plus importantes sur le processus de civilisation nous a été offerte par Norbert Elias. La civilisation moderne est aux yeux d'Elias le résultat d'une mutation d'ensemble des structures sociales et structures de la personnalité, cette mutation se caractérisant par une différenciation sociale et des rapports d'interdépendance de très vaste ampleur. Un tel processus conduit à une autorégulation individuelle plus forte, à un nouvel habitus psychique dans le contrôle des affects, à un élargissement de l'espace mental, et elle conduit tout particulièrement l'individu à renoncer à satisfaire immédiatement ses désirs: cet individu adopte dès lors un tout autre rapport au temps, envisageant désormais sa trajectoire existentielle sur le long terme.

Le point de départ du processus de civilisation réside dans la constitution progressive d'un pouvoir centralisé détenant le monopole de la violence et dans des processus de concurrence et de distinction à l'œuvre dans la société de cour. Mais il est également le résultat du surgissement ultérieur de groupes sociaux bien déterminés. Entre le XVIIIe et le XXe siècle, la moyenne bourgeoisie «rattrapa» l'aristocratie et la grande bourgeoisie (et se mêla en partie à elles), contraignant ces classes jusqu'alors hégémoniques à partager avec elle le pouvoir social. Ce sont les membres de cette classe qui représentèrent et portèrent avant tout l'idée de progrès.

De surcroît, ils furent associés à une vision optimiste de l'avenir, et il leur arriva même parfois de se joindre à des fractions de la classe ouvrière industrielle. Un processus général de mobilité sociale ascendante se mit ainsi en branle. Certes, des groupes bien déterminés perdirent en partie, au fil de ce processus, leurs privilèges ; mais tous se virent fondamentalement portés par ce grand processus de modernisation sociale, et les conflits habituels entre groupes sociaux passèrent progressivement à l'arrière-plan.

La théorie de la civilisation de Norbert Elias partage ses prémisses avec «la Dialectique de la raison» de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno: ces derniers avaient fait leurs l'idée de Sigmund Freud selon laquelle l'évolution de la culture s'accompagne d'une sublimation des

pulsions, de sorte que les contraintes extérieures finissent par se muer, chez l'individu, en contrainte de soi, en autocontrainte. Horkheimer et Adorno partaient du principe qu'un monde rationalisé constituait dans le même temps un monde fait de domination anonymisée.

### Les contradictions de la modernité vues par l'école de Francfort

Alors que Adorno et Horkheimer discernent, dans ce monde rationalisé, une tendance à la domination sociale totale sur l'individu, Elias, lui, analyse le processus d'individualisation comme une mutation de la structure de la personnalité qui, historiquement, dépend à ses yeux d'un équilibre entre les divers pouvoirs sociaux.

Pourtant, Elias ne considère le processus de civilisation ni comme un processus ininterrompu ni comme un processus évolutionnaire forcément synonyme de progrès: selon lui, la civilisation n'est *«jamais achevée, elle est toujours menacée»*. C'est qu'elle est constamment menacée par son contraire exact: la dé-civilisation. Horkheimer et Adorno s'étaient également penchés de très près sur une telle dé-civilisation, la concevant comme un danger immanent à la modernisation: *«Au lieu de s'engager dans des conditions vraiment humaines»*, l'humanité, craignaient-ils, pouvait tout à fait sombrer *«dans une nouvelle forme de barbarie»*. [...]

### **Conflits de pouvoir**

Certains groupes bien précis vivant dans les États occidentaux autrefois prédominants ont connu, au cours des vingt, trente dernières années, un déclin relatif – et ce déclin doit être précisément relié aux positions de leurs nations respectives dans le système mondial. Ce sont précisément ces groupes qui, bien souvent, se montrent réceptifs à des messages autoritaires du type *«Make XY Great Again»*. Une telle évolution a beaucoup à voir avec l'évolution globale du capitalisme, qui a désormais adopté une forme bien spécifique: celle de la modernisation régressive.

L'économie globale s'est tout d'abord développée, comme on a pu le constater, de façon extraordinairement positive. Les inégalités de revenus entre États se sont considérablement réduites depuis la fin des années 1980, principalement en raison de l'essor économique de l'Asie. [...] Mais les inégalités se sont aggravées dans le monde occidental, parce que les revenus des classes moyennes inférieures de ces pays ont stagné ou, dans le meilleur des cas, n'ont que modestement augmenté.

La classe moyenne et la classe ouvrière du monde anciennement industrialisé sont les grandes perdantes de la modernisation globale, qui assistent impuissantes à leur décrochage par rapport à trois autres groupes: les élites cosmopolites, les très diplômés, qui sont les grands gagnants de la globalisation, et les classes moyennes du nouveau capitalisme en plein essor.

Ce sont les individus sans qualification ou aux qualifications modestes qui font l'expérience d'un fort déclassement social et qui se voient menacés sous maints aspects: ils ont fréquemment perdu la position symbolique qu'ils occupaient au sein de la cellule familiale – celle du chef de famille –, et ils nourrissent de surcroît le sentiment d'être désavantagés au profit de réfugiés, de migrants et autres minorités. Les ressentiments correspondants ne sont pas confinés dans une sorte de sous-sol moral personnel: ils sont ensuite instrumentalisés par des politiciens. Ils sont aussi attisés par des acteurs de l'establishment et, ce faisant, sont légitimés. [...]

### Pierre Rosanvallon : “Il y a une grande détresse démocratique”

**Parmi les causes d'une possible dé-civilisation**, Norbert Elias cite les conflits de pouvoir entre les groupes dominants et leurs rivaux potentiels, encore «marginiaux». Les pertes de pouvoir «*au profit de groupes de marginaux en pleine ascension sociale*» déclencheraient, dans les rangs des dominants, «*et pas seulement pour des raisons économiques, une âpre résistance, un désir de restauration de l'ordre ancien, désir qui n'entretient bien souvent plus guère de rapport avec la réalité*». Les groupes qui cessent d'être dominants entretiennent bien souvent, nous dit Elias, le sentiment «*d'être rabaissés, de voir humiliée l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes*». Ces groupes ont dès lors le sentiment d'être menacés par l'irruption de ces «marginiaux» et cherchent à contrer ces derniers en les stigmatisant ou en tenant à leur égard des propos péjoratifs. Nous avons là la cause profonde de la dé-civilisation. [...]

De tels phénomènes de dé-civilisation ne se constatent pas seulement dans les rangs des couches moyennes inférieures, mais aussi parmi les élites. Les hommes d'âge moyen, de qualification moyenne et de revenus moyens y semblent tout particulièrement sujets. [...]

## **La radicalisation pour se sentir souverain**

**Celui qui a le sentiment d'être exclu de la société** perd tout sentiment de confiance en lui. Nombreux sont ceux qui adoptent des stratégies, fort diverses, visant à retrouver ou renforcer leur estime de soi. Mais le désir de se soulager d'un tel sentiment d'exclusion conduit beaucoup d'autres à rechercher une contrainte imposée de l'extérieur par une instance autoritaire. Norbert Elias, lorsqu'il écrivit les lignes citées plus haut, étudiait le national-socialisme. Il nous montre que les situations d'insécurité sont propices au surgissement d'un «*désir de contrôle sur soi imposé de l'extérieur par un dominant puissant*».

Le ressentiment, son expression, permettrait à tous ceux qu'angoisse une (éventuelle) perte de statut de retrouver une forme d'affirmation de soi, de se façonner une nouvelle identité, un nouveau sentiment du «nous». Dans cette mesure, le problème fondamental que pose l'individualisation radicalisée est celui du rôle des identités collectives, du «nous» et des sentiments l'accompagnant. La politique de l'identité est dans cette mesure aussi une réaction à l'érosion de la communauté et des associations intermédiaires. La radicalisation permet aux hommes de se sentir à nouveau souverains.

À l'évidence, à notre époque, certains groupes sociaux ne considèrent plus, depuis un certain temps déjà, qu'il vaut la peine de se comporter de façon civilisée. Passant un temps assez considérable sur Internet, en y étant affranchis de tout contrôle social, ces individus n'ont pas à rendre le moindre compte pour les messages haineux qu'ils y propagent, et laissent donc libre cours à leurs préjugés. Les partisans de l'AfD, de [Donald Trump](#) ou de Marine Le Pen partagent les mêmes affects, les mêmes coagulations d'affects, que résume bien le terme de ressentiment. Ce qui unit ces groupes, c'est la négation de la civilisation au quotidien, au nom d'une civilisation occidentale imaginaire.

[Qu'est-il arrivé à nos démocraties ? Grand entretien avec Marcel Gauchet](#)

**Oliver Nachtwey**

**L'Âge de la régression,**

Par Arjun Appadurai, Zygmunt Bauman, Nancy Fraser, Eva Illouz, Ivan Krastev, Bruno Latour, Paul Mason, Pankaj Mishra, Robert Misik, Oliver Nachtwey, Donatella della Porta, César Rendueles, Wolfgang Streeck, David Van Reybrouck, Slavoj Žižek,

Editions Premier Parallèle, 328 p., 22 euros.

**Oliver Nachtwey, bio express**

*Oliver Nachtwey, né en 1975 à Unna, est sociologue à la Technischen Universität de Darmstadt et consacre ses recherches aux enjeux du travail, à l'inégalité, aux mouvements protestataires et à la question de la démocratie.*



**Oliver Nachtwey**